

LA RAISON ET LA FOI

Paul Löwenthal¹

L'université se veut le temple de la raison, ce qui pose d'emblée deux questions. La première : pourquoi un temple ? S'agit-il d'adorer la raison ou, du moins, de la servir exclusivement ? Deuxième question : de quelle raison parlons-nous ? La « raison raisonnante » suffit-elle à connaître le réel, a fortiori à l'investir (co-naître) ? A quoi nous ajouteront deux autres questions. La première : faisant partie de l'univers qu'il contemple (c'est le sens du mot théorie) l'homme peut-il prendre assez de distance pour comprendre son objet, le comprendre avec le recul sans lequel il ne saurait y avoir d'esprit critique ? Cette question prend une acuité particulière dans les sciences de l'homme et donc dans les sciences sociales. Deuxième question : la rationalité instrumentale épuise-t-elle le réel ?

Les chrétiens se posent ces questions avec une inquiétude qui est propre au croyant. Nous envisagerons successivement la question de l'autonomie de la raison, donc de la science, et la question du sens, qui ne relève pas pleinement de la raison raisonnante et moins encore de la science.

L'autonomie de la raison

Comme scientifiques, nous avons reconnu ne pas avoir besoin de « l'hypothèse Dieu » pour progresser et que nous pouvions donc travailler avec des incroyants pour une science séculière. Il n'y a pas de mathématiques chrétiennes, il n'y a même pas de science humaine chrétienne – même lorsqu'il s'agit d'étudier l'influence psychologique ou sociopolitique des religions. Comme chrétiens, nous avons reconnu que Dieu nous voulait debout, libres et responsables. Nous avons reconnu l'autonomie de la Création, a fortiori de la raison humaine, par rapport à la Révélation, et de la science par rapport à la théologie. Et l'Église catholique reconnaît, et même proclame l'autonomie de la raison. Dans *Foi et raison*, Jean Paul II a même précisé que cette autonomie valait « pour la recherche théologique dans son ordre ».

A partir de là, croyants et incroyants peuvent édifier ensemble leurs connaissances scientifiques, et c'est bien ce qu'ils font. Cela est-il plausible, s'ils ne partagent pas la même vision de l'univers ou de l'homme ? Pouvons-nous partager la même cosmologie ou la même anthropologie, si nous croyons que l'univers et l'homme sont créés par Dieu et voués à son Royaume ? Oui, c'est possible, à condition de ne pas confondre ontologie et épistémologie. La science n'est pas le réel, elle est une construction de l'esprit humain. Que Dieu y figure ou non dépend de ce que nous y mettons – pas de ce que Lui met ou non de Lui-même dans l'univers. Mais cela répond-il tout à fait à la question et pouvons-nous faire fi, dans notre maîtrise intellectuelle du réel, du sens que nous croyons y être inscrit ?

La question du sens

La question du sens échappe aux rationalités scientifiques. La mission d'« intelligence » universitaire, surtout chrétienne, y échappe-t-elle pour autant ?

Des scientifiques incroyants, pas nécessairement scientifiques, acceptent la séparation entre science et autres démarches, et favorisent la science. C'est la seule discipline d'esprit qui jouisse de ses normes de vérité, ou du moins de réfutation. Même si subsiste le doute systématique, c'est la seule démarche dont nous puissions objectivement débattre, avec pour seul guide la seule faculté humaine qui nous permette de réfléchir sur ce qui est ou sur ce que nous sommes : la raison.

A quoi d'autres, tout aussi incroyants le cas échéant, objectent en faisant le départ entre ce que notre esprit peut maîtriser (et encore : jusqu'à un certain point) et ce qui est. Entre l'ontologie et l'épistémologie. Entre la Vérité (il doit bien en avoir une, même si elle se réduit à une immanence) et la connaissance que nous en avons, à partir de cerveaux qui sont limitées par l'espace et le temps, tout

¹ Contribution à un article collectif destiné à paraître, en espagnol, dans un livre d'hommage à un professeur péruvien.

comme l'univers duquel nous faisons partie. C'est déjà bien que l'esprit humain puisse concevoir qu'existent le néant, l'absolu, l'infini, un transcendant, – Dieu. Ne lui demandons pas de le comprendre dans sa raison finie.

Ce que nous pouvons saisir et devons admettre, c'est que la raison raisonnable ne régit pas tout – même dans ce monde. La raison peut faire de la critique littéraire ou de la musicologie, elle ne fait pas de la poésie ni de la musique. Elle peut faire de la théologie, pas vivre la foi. « On ne peut juger d'un fait ou d'un événement à partir du fait ou de l'événement » disait Georges Gusdorf : on ne peut juger de la portée et vérité de nos connaissances scientifiques ou philosophiques qu'à partir d'une méta-connaissance qui ne soit elle-même ni scientifique, ni philosophique.

Alors, l'université ? Et en particulier l'université catholique qui se réfère expressément à un transcendant ? En quoi une « connaissance » « supérieure » peut-elle, voire doit-elle affecter son activité ? En quoi peut-elle interférer avec son activité scientifique ? En rien, a priori – ce qui n'empêche pas des questionnements et informations mutuels. En quoi peut-elle interférer avec son enseignement ? En refusant de se borner à un enseignement scientifique ou, a fortiori, professionnel qui fasse mine d'ignorer les dimensions essentielles de notre condition humaine et donc de notre activité. Dans les deux cas, on veillera à séparer les genres, mais on ne niera pas leur validité propre, ni leurs apports. Et on associera la référence catholique à la volonté de pousser l'universalité jusqu'à faire droit aux démarches irréductibles au rationnel mais qui tissent aussi notre vie et notre appréhension du monde, au point de leur faire sens. Dans l'institution et son souci d'excellence. Dans le choix de ses thèmes de recherche. Dans ses enseignements.

Science et foi : les recherches

Le scientifique qui se veut et se dit tel est avant tout un chercheur et il a, en tant que tel, son éthique propre. Parce que la science a ses exigences, qui sont liées à nos limites épistémologiques plutôt qu'à la réalité de son objet d'étude. Le chercheur est sans doute davantage : un enseignant, un citoyen, un chrétien. Mais la science est une chose, les engagements de vie en sont une autre – sans schizophrénie mais sans mélange. C'est que la logique scientifique est partielle. Elle répond à la faculté de raison raisonnable, remarquablement apte à appréhender le monde observable, l'homme y compris jusqu'à un certain point. Mais elle ne répond pas aux autres démarches pertinentes à l'homme dans le monde.

La science peut faire de la musicologie ou de la philologie, pas de la musique, pas de la poésie. Un enjeu aussi philosophique que le libre-arbitre, donc l'étendue de notre liberté, ne relève pas d'une preuve – quoique la psychologie et donc l'anthropologie puissent l'analyser et en identifier les limites – mais d'une croyance. Certes, des arguments rationnels peuvent être avancés, mais ils ne font pas la décision. Le sentiment de la foi ne relève pas plus de la théologie, que le sens du beau ne relève de l'esthétique ou que l'amour de la psychologie : on ne devient pas plus croyant par la théologie qu'on ne devient artiste par l'esthétique ou amoureux par « adéquation de profil ». Et pourtant la foi n'existe pas moins que l'amour humain ou que le sens artistique ! Il y a là des différences de genre qui sont d'autant plus légitimes qu'elles sont inéluctables : un fait vaut bien un lord-maire. L'argumentaire scientifique vise à démontrer, celui de la foi à signifier. Et il y a au moins autant de... sens à signifier qu'à expliquer.

Il faut séparer décidément la foi et la science. « Il ne s'agit pas d'interdire à qui que ce soit de penser quoi que ce soit, mais il est de notre devoir de scientifiques d'exiger qu'on désigne cela d'un autre nom que celui de "science", ou d'avertir le public qu'il ne s'agit plus de science. »² Vrai : un discours méta-scientifique ne saurait en effet relever de la démarche scientifique : le scientifique chrétien adhère pleinement à cela. Et l'Église catholique aussi, au moins depuis l'encyclique *Fides et ratio* de Jean-Paul II. S'il subsiste une controverse, elle nous oppose aux matérialistes, qui récusent aussi le libre arbitre, et aux scientifiques qui contestent tout discours autre que scientifique, et toute métaphysique. Tant que la séparation d'avec la science est bien admise, cela n'empêche pas d'œuvrer ensemble, même avec eux, dans l'ordre strictement scientifique. Tant qu'ils ne contestent pas à leurs collègues ou à leur institution le droit de faire déboucher leurs réflexions sur des questions de sens, cela ne fait pas difficulté, et

² Pour une science consciente de ses limites. Article collectif de scientifiques rationalistes. *Le Monde*, 4.4.2006.

l'apport de leur réflexion peut inciter leurs collègues croyants, ainsi que leurs étudiants, à approfondir leur propre pensée. C'est là qu'est conduite l'Europe pluri-culturelle, et c'est une source de progrès incontestable pour la pensée croyante elle-même, poussée à s'épurer et à s'approfondir.

Cette séparation d'avec le rationnel se fait-elle aux dépens de la crédibilité de la foi ? Les incroyants sourient lorsque nous leur disons qu'en cas de discordance entre nos croyances et un apport de la science, nous ajustons nos croyances. Une telle foi-caméléon n'est-elle pas trop commode ? Non, car il ne s'agit pas de foi (sauf dans les termes dans lesquels nous l'exprimons) mais de croyances. L'erreur foncière des créationnistes, par exemple, est précisément de penser qu'à bouleverser leurs croyances, on bouscule leur foi.³ Cela mériterait sans doute des développements, mais la foi confiante de scientifiques incontestables porte témoignage de ceci. Dans un tout autre registre, l'hypothèse anthropique forte, qui pense l'évolution du monde depuis son (éventuel) commencement comme programmé pour aboutir à l'homme, pêche de même.⁴

A l'inverse, la démythification de la foi se fait-elle aux dépens de mystère ? Non, car (dans les mots de Gustave Thibon) le mystère n'est pas un mur contre lequel l'esprit se heurte, mais un océan dans lequel l'esprit se noie. On peut bel et bien le pénétrer, et sans cesse davantage ; lié aux contingences d'espace et de temps de la création dont il fait partie, notre esprit ne parvient seulement pas à le circonscrire. *Hic et nunc*, il est des mystères scientifiques aussi !

Ce qui précède a beau procéder d'une tradition pluri-séculaire de l'Église, son magistère demeure réticent, comme si vraiment notre foi était vulnérable aux acquis de la science. Le pape Benoît XVI défend « la synthèse harmonieuse à laquelle est parvenu St Thomas d'Aquin ainsi que les autres grandes figures de la pensée chrétienne ». Ajoutant que cette synthèse (remontant aux connaissances scientifiques du XIII^e siècle...) est « malheureusement contestée par des courants importants de la philosophie moderne ». On ne peut que s'interroger sur le projet corollaire de voir les universités catholiques « développer les sciences dans le cadre d'une rationalité différente de celle qui domine largement aujourd'hui, selon une raison ouverte à la transcendance, à Dieu ». ⁵ La science, non : dans les limites de la portée qui peut être la sienne, elle est pleinement autonome : c'est une question de *méthode*. D'épistémologie donc, plutôt que d'ontologie – celle-ci ne relevant déjà plus de la science elle-même. Mais le sens du monde qu'étudie la science (sa « vérité » plutôt que sa réalité), le sens que nous pouvons donner à ce que nous faisons de nos connaissances, et le sens que nous pouvons en particulier donner à l'humanité, oui : le raisonnable excède le rationnel. Mais ne mélangeons pas les genres, ne confondons pas le réel, qui est ce qu'il est, avec la science (humaine) qui l'étudie sans tout à fait le maîtriser. Ici, c'est l'université qui va devoir informer l'Église.

Concrètement ? L'université ne peut se dispenser de satisfaire aux critères en usage dans son monde, et donc à certaines attentes du monde : on ne plaidera pas une ascèse qui ruinerait ses facultés de recherche. L'excellence universitaire, qui sacrifie au « tout au marché » aujourd'hui dominant, n'est au demeurant pas un mal en soi. Mais on attendra d'universitaires qu'ils ne réfléchissent pas seulement à ce qu'ils font, l'œil vissé sur leur microscope, mais aussi « sur » ce qu'ils font, en levant et tournant la tête. A fortiori attendra-t-on d'une université qui se réfère au sens chrétien qu'elle prenne en compte les besoins de la société en qui et pour qui elle œuvre. Elle fera des recherches en finances, mais en se souvenant qu'elles n'ont pas leur propre efficacité pour fin. Et elle veillera à étudier aussi l'emploi et le chômage. On s'adonnera à l'oncologie ou à la prévention du Sida, mais on veillera à ne pas oublier la malaria, négligée par les sociétés pharmaceutiques privées parce qu'il affecte une population pauvre qui ne fournira jamais un marché rentable. On multiplierait à l'envi les exemples – sans faire mine d'oublier que pour l'université non plus, financer ces recherches ne va pas de soi...

³ « Le fondamentalisme, frère jumeau du scientisme », écrit Charles Delhez s.j. : paradoxal mais juste. (La foi et la science : quel dialogue ? *Dimanche*, 29.1.2006).

⁴ Et par une épistémologie déficiente, notamment une mauvaise compréhension du hasard, érigé en sujet là où il n'est que l'expression (étonnamment fertile, il est vrai) de nos ignorances.

⁵ Discours à l'Université catholique du Sacré-Cœur, Rome, 25.11.2005.

Science et foi : l'enseignement

Nous poserons une exigence pédagogique qui est indépendante de toute foi religieuse : aucune formation, pour technique qu'elle soit, n'est dépourvue d'implications éthiques. Elles seront d'ordre aussi différent qu'on voudra, de la déontologie professionnelle à la responsabilité sociale, mais elles sont là, comme elles sont présentes dans toute activité humaine. Les réponses aux questions éthiques peuvent différer d'une personne à l'autre, donc d'un enseignant à l'autre, mais la pertinence des questions ne devrait pas être discutée et ces questions ne devraient pas pouvoir être éludées. Au-delà d'un enseignement, il s'agit de procurer une formation qui laisse le diplômé libre, donc responsable, et armé pour assumer cette responsabilité inaliénable qui fait partie de la dignité humaine. Une université qui se réfère dans son intitulé même à un sens transcendant saurait moins que d'autres se dispenser de cette exigence éducatrice.

Cela ne va pas de soi, du moins dans des pays sécularisés où l'on est mieux accepté quand on se réclame d'une religion exotique que si l'on se dit chrétien... Cette situation inconfortable conduit, en Europe, un grand nombre de chrétiens convaincus à privilégier, même en principe, le témoignage sur la proclamation. Rien de plus efficace en effet qu'un témoignage de vie, et rien de plus contre-productif qu'un sermon : si je dis pourquoi je « suis bon », je cesse de l'être... Mais si j'ignore ce qui inspire cette personne que j'admire ou respecte particulièrement, ne manque-t-il pas quelque chose ? A-t-elle « proclamé la Bonne Nouvelle » et « rendu compte de l'espérance qui est en elle » ? Mais ne jugera-t-on pas déontologiquement suspect, à l'inverse, qu'un enseignant (autre que de théologie) excipe de sa foi dans son enseignement ? L'autonomie de la raison et donc de la science ne doit-elle pas être respectée ? Nous avons vu que oui – mais que cela vaut pour leur portée cognitive, pas pour leur insertion dans la vie du monde.

Les réflexions menées en Europe ont conduit à énoncer quelques normes. Elles rompent nécessairement avec un passé doublement révolu : les universités européennes avaient été créées au Moyen-Age et à la Renaissance par l'Église, dans un monde chrétien où les sciences étaient coiffées par la philosophie, elle-même régie par la théologie. Aujourd'hui, les universités catholiques européennes commencent par dire qu'elles sont avant tout des universités.⁶ C'est qu'elles baignent dans le pluralisme caractéristique des sociétés démocratiques contemporaines. Mais elles peuvent considérer ce pluralisme comme une source d'enrichissement intellectuel, parce qu'il leur donne la possibilité de développer sa réflexion dans le dialogue et le débat.⁷

Et à propos de débat, on mentionnera ce débordement du débat universitaire qu'est le débat citoyen, auquel le citoyen chercheur ne saurait se soustraire. Auquel, au contraire, il est volontiers (et parfois naïvement) appelé à participer comme « maître à penser »... Il y a beaucoup à dire sur les obligations conflictuelles de modestie du spécialiste et d'engagement du citoyen « compétent ».⁸ Bornons-nous ici à trois constatations en tension. La première : Quelle que soit notre compétence, nous ne *savons* pas – même dans les limites de notre spécialité. La seconde : quelle que soit notre incompétence, nous *pouvons* contribuer à des débats informés. La troisième : en matière humaine, le projet d'une science objective est contesté dans son principe même.

La question a en effet été posée du statut « positif » de disciplines qui appartiennent à la catégorie ambiguë des « sciences praxéologiques », qui visent une action. A foriori de ces « sciences humaines » dont les apports ne peuvent asseoir leur pertinence qu'en intégrant leurs analyses dans une synthèse qui envisage l'homme dans son ensemble, comme personne et en société.

⁶ Codicille à la *Magna Charta* des universités européennes (1989). Charte des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur (2005).

⁷ Le P. Michel Scheuer s.j., recteur des Facultés N.D. de la Paix, note que l'Église universelle (et locale) ne recourt guère au savoir et à l'expérience de « ses » universités ? Et il s'interroge : serait-ce inutile ? craindrait-on leur éclairage ?

⁸ P.Löwenthal (dir.) (1994), *L'université catholique aujourd'hui. Liberté et engagements*. Louvain-la-neuve, Academia.. J.Allard, G.Haarscher, M.Puig (dir.) (2001), *L'université en questions. Marché des savoirs, nouvelle Agora, tour d'ivoire?* Bruxelles, Labor.